

L'AMITIÉ FRANCO-TCHÉCOSLOVAQUE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION FONDÉE EN 1949

N° 3 juin 1980 31^e année

C.C.P. 4109-92 Paris

Prix du N° : 5 F Abonnement : 20 F

bulletin spécial de son



1949
1979
30
ANS
aft
○○

trentième anniversaire

Trente ans d'amitié franco-tchécoslovaque (*)

Le 9 novembre dernier, notre association entrait dans sa trente et unième année. Notre président m'a demandé de vous rappeler, à l'occasion de la réunion d'aujourd'hui, ce qu'ont été ces trente ans pour l'« Amitié franco-tchécoslovaque ». J'ai eu la très grande imprudence d'accepter et je dois vous demander d'excuser les insuffisances de la causerie que vous êtes condamnés à entendre. En octobre 1974, j'avais déjà eu à évoquer devant vous les origines de notre association, c'est-à-dire la tumultueuse assemblée générale tenue le 30 octobre 1949 par « France-Tchécoslovaquie » dont, depuis sa fondation, ou presque, en 1945, la présidence était assurée par le Général Faucher et dont le secrétaire général était, depuis juin 1948, votre serviteur ; c'était un sujet beaucoup plus simple, beaucoup plus limité dans le temps et beaucoup plus conforme à mes moyens. Mais chose promise, chose due ; tant pis pour vous !

**

Pour que les choses soient bien claires, il me faut encore revenir aux derniers mois qui ont précédé la naissance de l'« Amitié franco-tchécoslovaque ». Des personnalités favorables au régime issu du « Coup de Prague » étaient entrées dans le comité directeur de « France-Tchécoslovaquie » ; tout spécialement deux parlementaires, Mme Madeleine Braun, vice-présidente de l'Assemblée nationale, membre du parti communiste, et M. Robert Chambeiron, député progressiste des Vosges. Le vote, en juillet 1949, par ce comité directeur, d'une protestation contre l'exécution de ce grand ami de la France qu'était le Général Pika avait révélé un clivage qui ne pouvait que s'accroître.

On avait d'ailleurs déjà vu l'ambassadeur de Tchécoslovaquie, M. Hofmeister, prétendre dicter à l'association certaines orientations dans l'organisation de ses réunions : éliminer tel orateur ou tel artiste, imposer tel autre.

Très significatifs aussi étaient les rapports entretenus avec l'association-sœur « Československo-France ». En avril 1949, une délégation du bureau de « France-Tchécoslovaquie » avait eu à Paris un entretien avec le président de « Československo-France », le recteur Mukařevsky ; des déclarations de celui-ci il ressortait qu'une coopération entre les deux associations ne pourrait pas être recherchée tant que les émissions de la radiodiffusion française ne seraient pas devenues plus favorables au régime tchécoslovaque, et que, d'autre part, ce qui est essentiel dans le domaine littéraire, ce n'est pas la diffusion d'œuvres dont la valeur intrinsèque est unanimement reconnue mais de celles qui, dans le passé ou dans le présent, ont été ou sont propagatrices d'idées progressistes. Le comité directeur de « France-Tchécoslovaquie » — où communistes et progressistes, militants ou sympathisants, n'étaient encore que la minorité — s'en était étonné mais n'avait pas réussi à obtenir confirmation écrite. On peut dire que les relations entre les deux associations étaient pratiquement rompues.

Des indices de plus en plus nombreux ont rapidement fait apparaître, de la part de la minorité, une volonté de politisation de l'association. Le plus révélateur a été incontestablement cette marée d'adhésions arrivées au secrétariat dans les quelques mois qui ont précédé l'assemblée générale du 30 octobre. Le noyautage était visible : les adhésions venaient d'un peu partout en France, assez nombreuses pour permettre la constitution de sections locales, mais elles émanaient toutes — comme le montraient les parrainages — de sympathisants des mêmes groupes politiques que ceux auxquels appartenaient Mme Braun et M. Chambeiron. Le but était de s'assurer la majorité au comité directeur tout en conservant un petit nombre de membres d'esprit libéral et en gardant à sa tête le Général Faucher afin de camoufler l'opération et de faire des dupes.

M. Fiedler — qui fut tout spécialement pris à partie au cours de l'assemblée générale — pourrait dire la violence des attaques menées, une journée durant, contre ceux qui entendaient maintenir l'indépendance de l'association à l'égard du nouveau régime tchécoslovaque ; il pourrait aussi rappeler la manœuvre dont, parallèlement, le Sokol de Paris avait été l'objet de la part de l'ambassade et du consulat général. Cette journée du 30 octobre se termina, en tout cas, d'une façon que les initiateurs de l'entreprise semblaient n'avoir pas imaginée, par la démission du Général Faucher et de ses principaux collaborateurs du bureau.

Dix jours plus tard, les cinq démissionnaires fondaient l'« Amitié franco-tchécoslovaque » et lançaient l'appel suivant :

(*) Texte de la causerie prononcée, le 11 mai 1980, par M. Lucien Bochet, vice-président de « L'Amitié franco-tchécoslovaque ».

Fondée en 1945, avant même que ne fût délivrée la Tchécoslovaquie de l'oppression hitlérienne, l'association « France-Tchécoslovaquie » avait rassemblé des hommes et des femmes de toutes les opinions sans autre but que de renouer l'amitié traditionnelle entre deux pays unis depuis toujours dans le culte commun de la liberté, de la démocratie et de la justice sociale, et dont la guerre et l'occupation venaient une fois de plus de révéler l'identité d'intérêts.

Depuis sa fondation, les animateurs de l'association ont eu le souci constant d'affirmer en toute occasion et de préserver ces valeurs humaines et ces identités profondes sans lesquelles les protestations d'amitié ne sont que des phrases. Ils ont toujours souhaité que soient respectées les raisons, diverses certes mais toutes également légitimes, pour lesquelles étaient venus à elle ses adhérents. Ils ont voulu conserver à l'association son caractère initial d'indépendance totale à l'égard des partis et des gouvernements afin de garder à cette amitié entre Tchécoslovaques et Français son authenticité, sa pureté, son efficacité.

Les événements de février 1948 en Tchécoslovaquie ont suscité en France une immense émotion. Mais, plus que jamais, l'indépendance de l'association paraissait indispensable autant pour en maintenir l'unité que pour respecter les opinions des Tchécoslovaques de toute tendance qui, là-bas, considéraient notre mouvement avec la sympathie naturelle à ceux qui croient devoir à la France quelque chose de leurs aspirations, de leur culture et de leur indépendance nationales.

Or, les membres communistes et communisants, que l'association avait accueillis avec la même naturelle chaleur et la même naturelle satisfaction que les autres, n'ont pas toléré de la voir lutter pour préserver cette indépendance. A l'occasion de l'assemblée générale du 30 octobre 1949, ils ont voulu l'entraîner dans une voie qui n'offrait d'autre issue que l'acceptation sans conditions d'une collaboration unilatérale avec le gouvernement tchécoslovaque actuel et l'approbation sans réserves de sa politique. Ils ont cherché à jeter le discrédit sur certains membres du comité directeur qui, depuis de longues années, travaillent au rapprochement culturel des deux pays et n'ont pas attendu février 1948 pour porter à la Tchécoslovaquie un intérêt agissant. A l'aide de manœuvres tendant à grossir artificiellement en toute dernière heure les rangs de l'association afin d'obtenir la majorité, ils ont cru s'assurer aisément la possession de la plupart des sièges du comité directeur et réduire les membres de la minorité à un rôle de figurants. D'autre part, et pour couvrir leur opération, ils ont multiplié les efforts afin de conserver à la tête de l'association son président, le Général Faucher, ancien chef de la mission militaire française à Prague.

Le Général Faucher et les membres du comité directeur soussignés ont donné leur démission. Ils ont entendu faire apparaître ainsi en toute clarté le caractère politique que prend désormais l'association « France-Tchécoslovaquie ». Mais ils créent, sous le beau nom de « L'Amitié franco-tchécoslovaque », un groupement nouveau ; ils y appellent ceux qui veulent travailler, dans la liberté, au rapprochement du peuple tchécoslovaque et du peuple français et préparer notamment, avec toute la dignité et l'éclat qu'imposent tant de souvenirs communs, la célébration du centenaire de la naissance de T. G. Masaryk, fondateur et premier président de la République tchécoslovaque.

Général Faucher

Maurice Hewitt

Lucien Bochet

Renée Fournier

Michel-Léon Hirsch

En peu de temps, l'A. F. T. recueillait l'approbation de hautes personnalités et voyait entrer dans son comité de patronage des figures aussi diverses, du point de vue politique, que Léon Blum, Paul Boncour, Guy Mollet, Marius Moutet, Maurice Schumann, Léon Jouhaux, Georges Duhamel, Pierre Emmanuel, André Gide, François Mauriac, les ambassadeurs François Charles-Roux et Léon Noël.

Quelles formes la jeune association allait-elle donner à son activité ?

Elle n'avait, dans l'immédiat, que deux moyens à sa disposition : la publication d'un bulletin servant essentiellement d'instrument de liaison entre ses membres, l'organisation de réunions dont certaines pourraient toucher un public nettement plus large.

Du bulletin, je rappellerai que le premier numéro est sorti en janvier 1950 et qu'il a paru sans interruption — bien qu'à un rythme et sous des présentations variables — jusqu'à ce jour, le numéro de janvier-février 1980 étant exactement le cent cinquantième. C'est peut-être cette continuité qui mérite le plus d'être soulignée. Notre bulletin a, en effet, connu des moments difficiles ; à deux reprises dans ses dix premières années, il a été sur le point de disparaître ; au moment le plus critique, il a été sauvé grâce au Général Faucher, et à lui seul.

Je vous demande la permission de vous lire à ce sujet l'éditorial du premier numéro de 1957 que le président intitulait « Bulletin de santé ».

« ... A plusieurs reprises, notre bulletin vous a fait des promesses qu'il n'a pas tenues. Il n'est pas sorti depuis le printemps dernier. Indices d'une mauvaise santé.

« Le bulletin est malade en effet. Ce n'est pas la première fois. A une certaine époque, il avait été atteint du mal d'argent ; il s'en était à peu près relevé grâce à votre générosité. Puis il a souffert de sous-alimentation ; ce fut le cas ces derniers mois ; il a cessé de paraître parce qu'il n'y avait plus personne pour le nourrir.

« ... Je vous ai dit à l'occasion d'une de nos dernières réunions : « Ne laissez jamais mourir l'Amitié franco-tchécoslovaque ». Je crois que la disparition complète du bulletin lui porterait un coup grave. Même maigre, il est un moyen de liaison, de communion entre nous. J'ai le devoir, comme président de l'A.F.-T., d'empêcher qu'il ne s'éteigne. C'est pourquoi j'ai décidé d'en assurer la rédaction aussi longtemps que je le pourrai.

« Malheur à celui qui est seul et qui tombe sans avoir un second pour le relever » dit l'Ecclésiaste. Vous ne vous étonnerez pas que le vieux soldat que je suis ait médité et retenu cette parole ; elle nous révèle le secret de la cohésion qui fait la bonne troupe. Lorsque je tomberai, il faudra qu'un de vous me relève.

« ... Le volume de ce bulletin et la cadence à laquelle il paraîtra seront peut-être variables. Je tâcherai d'éviter les silences prolongés. »

L'engagement a été tenu sans défaillance. Plus de trente numéros sont sortis en sept ans et celui de décembre 1963 porte encore la signature du général qui devait nous quitter au mois de mars suivant. Et dès 1964, alors que la présidence de notre association était, depuis trois ans, passée au Général Flipo, nous retrouvons les initiales auxquelles nous étions accoutumés, E. F. ; la rédaction du bulletin a été, dès lors, assurée, pour la plus large part et en dépit de tâches professionnelles et extra-professionnelles extrêmement lourdes, par le second le plus naturel du Général Faucher, celui qu'en 1974 nous avons mis à notre tête et qui avait été à bonne école.

Non seulement notre bulletin n'a pas disparu mais il a pris un développement incontestable : dix-huit numéros publiés au cours des deux seules années 1977 et 1978 ; certains même tellement copieux qu'il a fallu, à plusieurs reprises, modifier la présentation habituelle et adopter une typographie particulièrement dense. Il a en outre été possible d'assurer une diffusion débordant largement le cadre de nos membres.

L'autre forme d'activité pour l'Amitié franco-tchécoslovaque a été, dès l'origine également, l'organisation de réunions.

La naissance de l'A.F.-T. coïncidant presque avec le centenaire du Président Masaryk, notre première grande manifestation — annoncée trois mois plus tôt dans l'« Appel des Cinq » — fut la célébration de cet anniversaire et, pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître.

La réunion se tint le 15 mars 1950 dans la vaste salle de la Société d'horticulture de France. Ouverte par un message du Président Léon Blum — que seule la maladie, non diplomatique, empêchait d'être présent — elle comporta des allocutions de MM. Louis Marin, Paul Boncour, Maurice Schumann et d'un membre du comité exécutif du parti radical, M. Coutard, ainsi qu'une très brillante partie musicale organisée par notre premier vice-président, Maurice Hewitt, le maître réputé, professeur au Conservatoire national supérieur de Paris. Cette manifestation donna lieu à un reportage d'un des grands noms de la radio de l'époque, Mme Monique Berger, reportage qui fut diffusé deux jours de suite, en tchèque et en français.

D'une ampleur comparable furent, dans les trois années suivantes, les réunions du 7 mars 1951, du 10 décembre 1952 et du 12 mars 1953.

La première, à la mémoire de Jan Masaryk, disparu en mars 1948 dans les circonstances que vous savez, vit la participation, aux côtés du Général Faucher, de Georges Bidault, de l'éminent journaliste Rémy Roure et de Salomon Grumbach, ancien président de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée constituante.

La seconde, consacrée au procès Slansky, fut un véritable triomphe. Une simple annonce dans un journal du matin avait fait accourir une foule considérable. Georges Altman, rédacteur en chef de « Franc-Tireur », debout dans l'amphithéâtre des Sociétés Savantes où il était venu en simple auditeur, fut invité à monter à la tribune et exprima le sentiment des hommes libres devant la parodie de justice qui venait de se dérouler à Prague ; un débat général suivit, dans lequel intervinrent des gens de toutes conditions sociales, des Français et des étrangers, pour parler des procédés d'asservissement du communisme.

La troisième, celle de mars 1953, également donnée aux Sociétés Savantes, fut organisée sur le thème « Le Coup de Prague et la défense de nos libertés ». Présidée par Marcel Naegelen, député, ancien ministre et président du Comité français pour l'Europe libre, elle s'ouvrit par un message du

ministre des Affaires étrangères, Georges Bidault, et fut marquée par les brillantes interventions d'une demi-douzaine d'orateurs parmi lesquels je ne retiens que le R. P. Riquet, Raymond Aron et le secrétaire de la G. G. T. - F. O., André Lafond.

A propos de ces magnifiques réunions nous devons rendre justice à quelqu'un qui, depuis, s'est éloigné de nous, Michel-Léon Hirsch, notre second vice-président de l'époque. C'est à son dynamisme, à son introduction dans certains milieux politiques et à sa fonction à la Radiodiffusion française qu'a été en grande partie dû le succès de ces manifestations dont nous n'avons pas retrouvé l'équivalent par la suite. C'est encore à lui que nous sommes redevables de l'organisation, au cours des mêmes années, de plusieurs réunions plus modestes mais fort intéressantes comme celles sur « La résistance ouvrière en Tchécoslovaquie » avec le concours, sous la présidence de Léon Boutbien, membre du Comité directeur du parti socialiste, d'un ancien secrétaire de la C. G. T. tchécoslovaque, Pavel Barton, ou sur « Le sort de l'école, de l'enfant et des maîtres en Tchécoslovaquie communiste », animée par Jiří Pistorius, ancien assistant à l'Université de Prague et comportant un exposé ainsi que des débats qui ont été reproduits dans un numéro de quatorze pages de notre bulletin, en octobre 1952.

Mais vers 1954-1955, l'A.F.-T. adopta, dans ce domaine d'activité, un rythme de croisière consistant à tenir — sauf exception par ci par là — deux réunions par an : une le plus près possible de la Fête nationale — la vraie, le 28 octobre —, l'autre aux alentours de la date anniversaire du Président Masaryk.

Certains d'entre vous revoient comme moi le cadre de la plupart de ces réunions. D'abord le Foyer international des étudiantes, boulevard Saint-Michel, où nos deux hôtes, Miss Watson et, surtout, Mme Fournier — qui avait tant fait pendant la guerre pour les Tchécoslovaques et qui continuait à se dépenser pour les réfugiés — nous témoignaient tant de gentillesse et d'empressement. Puis les Salons Zimmer, ou plus simplement la Brasserie Zimmer, où, de 1960 à 1966, les réunions purent s'accompagner de la dégustation, sur place, d'un « pivo » qui, pour n'être pas forcément « plzeňské », n'en mettait pas moins un peu de couleur locale ; c'est l'époque où M. et Mme Vlach rivalisaient d'adresse et de goût pour donner un air de fête à nos séances, avec quelques morceaux de tissu, quelques drapeaux et le buste de T. G. M. Vinrent ensuite les salles du Musée social, celle du dernier étage notamment, dont l'exiguïté nous obligeant à nous entasser nous faisait nous sentir plus en famille mais, au bout de quatre ou cinq ans, nous obligea à l'abandon. Ce fut alors le Centre des activités culturelles de Saint-Mandé où nous venons à peu près régulièrement depuis 1971 et où nous bénéficions de l'hospitalité d'une municipalité acquise de longue date à la cause tchécoslovaque grâce à nos amis Sokols.

Sans revêtir l'ampleur des manifestations qui avaient marqué les toutes premières années de notre existence, certaines de ces réunions méritent une mention spéciale soit du fait de la présence de certaines personnalités soit du fait du sujet traité.

Georges Bidault et le Général Kudláček ont participé, en y prenant la parole, à celle du 28 octobre 1954, Hubert Ripka à celle du 10 mars 1955, Štefan Osuský à celle du 24 octobre 1965.

A vrai dire, la plupart des réunions qui ont eu lieu ensuite et jusque vers 1968 ont été surtout pour nos membres des occasions de rencontres amicales marquées par de simples allocutions plus que par des exposés sur des sujets déterminés. Allocutions qui ne doivent pourtant pas être sous-estimées car le Général Faucher lui-même, au lendemain d'une de nos assemblées, écrivait qu'elles n'apportent certainement rien de nouveau mais qu'il y a des mensonges qu'il ne faut cesser de dénoncer et des vérités qu'il ne faut cesser de proclamer.

Depuis 1968, une plus grande variété a été réintroduite dans nos programmes.

A propos de la grande figure de Thomas Garrigue Masaryk nous avons entendu en 1970 — alors que la présidence de l'A.F.-T. était assurée depuis 1961 et devait l'être jusqu'en 1974 par le Général Flipo — notre actuel président traiter du pessimisme de Masaryk ; l'an dernier, c'était Mme Claire Vlach qui nous exposait la position de Masaryk à l'égard du socialisme.

Nous n'avons pas oublié les exposés si denses de notre président sur « Prague, capitale mondiale de l'intoxication » (1974), sur « La persécution des intellectuels et des chrétiens en Tchécoslovaquie » (1976), sur « Le Coup de Prague » (1977). Et nous savons gré à M. Peška de ses très importantes contributions à la vie de notre association. Vous vous rappelez le débat qu'il anima en 1975 sur l'exposition « Dix ans d'art tchèque et slovaque » et la formule qu'il a si heureusement imaginée en 1977 à propos de l'œuvre du peintre František Janula et de sa femme Kateřina, artiste en tapisserie. C'est également M. Peška qui, lors de notre assemblée générale de 1974, a rendu hommage à Jan Čep et, à celle de 1978, à Jan Patočka. C'est lui qui, en 1975, nous avait présenté « Une certaine idée de la Tchécoslovaquie » ; c'est lui aussi qui nous tient au courant des actualités tchécoslovaques en France et hors de France.

Je m'en voudrais de ne pas rappeler, en leur réservant une place à part, celles de nos réunions qui nous ont permis de resserrer les liens qui nous unissent à d'autres groupements dont le but est voisin des nôtres. Vous vous souvenez, car elles ne remontent qu'à 1977 et 1978, de celles que nous avons

tenues au Grand Palais avec le concours de nos amis polonais — une causerie de M. Czapsky sur Katyn et, grâce à M. Rafalsky, le jeu radiophonique si impressionnant « Témoignage capital » — et des « Amis de la Yougoslavie » avec la causerie de M. Krstić sur Mihailović et la résistance yougoslave.

Des réunions tenues depuis 1968 certaines méritent aussi d'être citées en raison de leur forme particulière. Celle du 28 octobre 1968 où, entre autres choses, nous avons entendu une sorte de reportage enregistré des événements du mois d'août, celle du 29 janvier 1971 où l'un de nos membres, venu spécialement de Troyes, M. Champlon, nous présenta un montage audio-visuel sur la Tchécoslovaquie de 1968, M. Serge Gavard l'ayant fait suivre de diapositives prises au cours de voyages antérieurs, celle du 5 mars 1972 où nous avons pu vivre certaines moments de l'invasion soviétique et de la résistance tchécoslovaque grâce à de courts métrages dus à deux jeunes Tchécoslovaques réfugiés en France depuis 1968, celle encore du 24 mars 1973 où le film de M. Knöbler « Bonheur dans vingt ans » nous fut commenté par l'auteur, un film qui constituait un remarquable documentaire sur la période 1948-1968 et dont la valeur avait été reconnue par Aragon lui-même dans « Les Lettres françaises ». J'aurai garde d'oublier celle d'octobre dernier où l'exposé de Mme Vlach fut suivi de la projection par notre ami Serge Gavard de son diaporama sur les cérémonies de Darney commémorant la remise du drapeau national aux unités tchécoslovaques par le Président Poincaré en 1918.

Mais une mention toute spéciale doit être faite de ces réunions où la musique a tenu une place de choix, dans la ligne de celles que nous avions dues, dans le passé, au maître Maurice Hewitt. Je pense à nos réunions de 1976 et de 1977 rehaussées par la participation de nos amis du Quatuor et du Quintette de Meudon ; je pense aussi naturellement aux merveilleux concerts qui, presque chaque année de 1971 à 1979, grâce à la générosité et au talent de Mme Kleinberg et de plusieurs grandes artistes, ses amies, nous ont permis d'applaudir des programmes où les compositeurs tchécoslovaques, Dvořák, Smetana, Janáček, Martinů, Suk, occupaient une place de choix.

**

Parler, comme je viens de le faire, de notre bulletin et de nos réunions ne suffit pas à décrire toute l'activité de l'A. F. T. Il faut rappeler la façon dont notre association a répondu à des appels venus de l'extérieur.

Je ne parle pas naturellement de la participation — à laquelle j'accollerais le mot « routine » si je ne craignais qu'il fût entendu dans un sens un peu péjoratif — aux réunions parisiennes du Sokol ou des Volontaires. Je pense à ces cérémonies de novembre 1968 à Cernay où reposent soixante-deux combattants tchécoslovaques de la Grande Guerre, à celles de Naarden, aux Pays-Bas, en août 1970, pour le troisième centenaire de la mort de Komenský, à celles de Darney en 1978. Je pense aussi à notre participation à la « Journée internationale des nations asservies par le communisme » (avril 1976) et surtout à l'Exposition sur l'Europe de l'Est (janvier 1978) au cours de laquelle nous avons distribué plusieurs milliers de tracts et de documents divers.

Et cela m'amène à toute une série d'initiatives qui nous sont propres et qui sont étroitement liées à la personne de notre président.

Ces initiatives représentent une forme nouvelle d'activité de l'A. F. T. parfaitement caractérisée dans l'article de tête de notre bulletin d'août-septembre 1976 intitulé « Une autre raison d'être ». Je ne vous le relis pas mais je vous en rappelle la substance : si l'A. F. T. se borne à remuer des souvenirs, notamment celui de Munich, elle est promise à la disparition, mais Soljenitsine et Plioutch lui ont ouvert une perspective de rayonnement ; le camp socialiste est vulnérable aux campagnes d'information déclenchées à l'Ouest au profit de ses victimes ; nous devons nous associer à ces campagnes ; il nous faut passer à l'action.

Passer à l'action, cela peut s'entendre de façon plus ou moins vigoureuse.

Il y a les interventions du genre de celle qu'en mars 1974 notre président d'alors, le Général Flipo, avait faite auprès du ministre des Affaires étrangères pour attirer l'attention sur les persécutions dont était victime le journaliste Skutina, commentateur de la Télévision tchécoslovaque à l'époque du Printemps de Prague, ou comme les multiples lettres adressées par notre président actuel à divers journaux — « Le Monde » tout particulièrement — à Antenne 2, à la Société des Gens de lettres comme suite au fameux accord conclu par cette dernière avec l'Union des écrivains tchécoslovaques. Il y a eu également la participation aux « Dossiers de l'écran » à propos de Munich et les appels aux directeurs de théâtres parisiens pour les inciter à imiter l'exemple de leurs confrères de Vienne et de Munich en faisant jouer des pièces de Václav Havel. Il y a eu encore certaines contributions pécuniaires : de même qu'en 1968 nous avions fait des versements au « Comité de soutien au peuple tchécoslovaque », nous avons apporté, en 1979, notre aide financière au « Comité pour la défense des personnes injustement poursuivies ».

Tout cela est loin d'être négligeable et cela a amené certains résultats concrets. Mais vous avez tous en mémoire les grandes « opérations » qui ont mobilisé une petite équipe de l'A. F. T. : l'Opération Čulík, l'Opération Historiens, l'Opération Urban, l'Opération Kubišová. Je ne reviens pas sur le détail, c'est tellement récent ; je rappelle seulement que tout cela a entraîné la diffusion de

milliers de documents, que nous avons organisé, non sans peine, et avec la collaboration de quelques amis comme M. Kerch, une exposition au Centre Pompidou, que nous avons offert des disques à la banque d'écoute de Beaubourg, que notre président a présenté sur France Inter des chansons de Kubišová... Ainsi, dans les deux ou trois dernières années, un très gros effort a été fourni pour faire sortir l'A.F.T. des sentiers battus. Il faut souhaiter qu'avec la participation d'un plus grand nombre de ses membres elle continue à œuvrer dans ce sens, à élever la voix plus souvent et plus fort — comme le disait notre secrétaire générale dans son dernier rapport d'activité — afin que le bruit des chars et le tourbillon des événements spectaculaires ne finissent pas par faire oublier l'insupportable condition du peuple tchécoslovaque.

**

Voilà donc, très rapidement et bien imparfaitement brossé, le tableau de ce qu'a été « L'Amitié franco-tchécoslovaque » durant ses trente années d'existence.

Trente années pendant lesquelles un certain nombre de ses animateurs nous ont quittés les uns après les autres. Ses deux premiers présidents, le Général Faucher (1949-1961) et le Général Flipo (1961-1974), son premier vice-président Maurice Hewitt, sa première trésorière, devenue ensuite pendant quinze ans (1953-1968) sa secrétaire générale, Mme Fournier, plusieurs membres de son comité directeur, en particulier Mlle Madeleine Denis et M. Lucien Rudrauf — fille et gendre du célèbre historien de la Bohême —, M. Kleinberg, à qui, jeune sous-lieutenant en 1918, était échu l'honneur de recevoir des mains du Président Poincaré le premier drapeau de l'armée tchecoslovaque.

Je suis certain d'être votre fidèle interprète en rappelant que l'A.F.T. leur doit beaucoup mais personne ne s'étonnera si je réserve une place toute spéciale à celui par qui elle est née et qui, à certaines heures difficiles, la portant à bout de bras, a assuré sa survie.

Alors même qu'il avait jugé devoir passer le flambeau à celui qui, à Prague, avait été son chef d'état-major, le Général Faucher continuait de veiller sur l'association. Sa signature continuait de figurer dans nos bulletins ; le 27 octobre 1963 — il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année — il prenait la parole pour réfuter, avec toute la clarté d'esprit qui le caractérisait, la thèse, soutenue çà et là, du caractère artificiel de la Tchécoslovaquie ; et le 8 mars 1964, dans l'impossibilité de se rendre à Paris, il adressait de Saint-Maixent à notre assemblée générale des suggestions pour la célébration du quinzième anniversaire de l'A.F.T.

J'ai dit « le 8 mars » ; or, c'est le 30 mars qu'en pleine possession de ses moyens intellectuels et avec la force morale qui avait toujours été la sienne, il s'éteignait ; c'est le 2 avril que plusieurs d'entre nous le conduisaient à sa dernière demeure.

Vous ne serez donc pas surpris si c'est au Général Faucher que je demande de m'aider à conclure. Je ne crois pas pouvoir mieux faire que vous lire ce qu'il avait écrit en 1959, à la veille de notre dixième anniversaire :

« L'Amitié franco-tchécoslovaque est toute petite par le nombre... Elle est grosse exactement comme la Compagnie Na Zdar qui, à la bataille d'Artois du 9 mai 1915, pénétrait le plus profondément dans les lignes ennemies. Matériellement, elle était quantité négligeable ; moralement pour l'avenir du mouvement de libération, elle signifiait quelque chose. Elle signifie encore quelque chose aujourd'hui. Pour nous, de l'Amitié franco-tchécoslovaque en particulier, car si le sentiment qui animait les volontaires était d'abord l'amour du pays natal, c'était aussi, pour beaucoup d'entre eux, l'amour de la France.

« Nous aurons des pertes bien sûr. Les volontaires de la première heure de l'Amitié franco-tchécoslovaque ne sont pas éternels. Qu'ils songent à se trouver des successeurs, à assurer la relève...

« L'Amitié franco-tchécoslovaque est toute petite, pauvre en moyens d'action de toutes sortes. Il lui est tout de même arrivé de faire un peu de bruit, lorsque les événements de Tchécoslovaquie attiraient l'attention générale... Cas exceptionnels mais qui peuvent se reproduire...

« L'Amitié franco-tchécoslovaque, petite troupe de choc parfois mais, au moins, dans tous les cas, sentinelle vigilante. Pensez-vous que nous devons et que nous puissions tenir le rôle ? »

Lucien BOCHET,
Vice-président de « L'Amitié franco-tchécoslovaque »